

ARTIST'S PRESS



Charlotte Abramow à la conquête de New York

by Olivier O'Mahony

December 15, 2021

Son exposition « Started from the body » (en commençant par le corps), à la galerie Richard Taittinger dans le Lower East Side, se veut un pied de nez au mythe du corps parfait de la femme.

Charlotte Abramow, artiste belge de 28 ans découverte par le célèbre photographe Paolo Roversi, aurait dû être présente le mois dernier au vernissage de sa première grande exposition à New York. L'événement avait lieu à la galerie Richard Taittinger, arrière petit-fils du fondateur de la marque de champagne, spécialisé dans l'art contemporain. Mais les contraintes sanitaires l'ont empêchée de prendre l'avion. Elle a dû se contenter d'un « visio-vernissage ». La semaine dernière, elle était enfin à Manhattan avec son manager et compagnon Arthur Catton pour voir ses œuvres exposées. Rencontre.

Quel est le message de cette exposition?

Charlotte Abramow. C'est une critique du mythe du corps parfait de la femme, une réflexion sur le capitalisme qui nous impose des normes pour vendre des produits. L'exposition est conçue comme un parcours chronologique de l'évolution du corps féminin, de l'adolescence à la vieillesse. Parmi celles que j'ai photographiées nues, il y a cette jeune femme qui effectue un poirier avec cette jupe absurde qui lui recouvre le visage alors qu'elle a les fesses à l'air : cette photo, intitulée « équilibre instable » est un pied-de-nez à l'hypersexualisation ambiante. Il y a aussi Claudette Walker, 82 ans, qui était ravie de poser nue. Je l'ai trouvée par une agence de mannequins senior. La photo est magnifique. Claudette est aujourd'hui l'image de la pub pour la campagne de vaccination contre le Covid, et j'en suis ravie. C'est le pouvoir de la photo.

Comment avez-vous eu l'idée de cette exposition?

En tombant sur une vidéo où Michel Foucault lit son texte « l'utopie du corps » en 1966. Il parle du corps comme d'une prison. Le regard des autres nous enferme, engendre du mal-être, et au final, beaucoup de gâchis. C'est ce que je veux montrer dans cette exposition.

Le féminisme si décrié par certains a-t-il encore un avenir ?

Beaucoup de gens sont aujourd'hui effrayés par le féminisme en effet, et c'est triste. Pour moi, le féminisme est un point de départ. Je pars des complexes que les femmes peuvent avoir par rapport à leur corps pour aller vers des choses plus sociétales. Je dénonce les stéréotypes qui sont imposés aux femmes, mais aussi toutes les autres formes d'injustice qu'elle soient raciales ou liées à l'orientation sexuelle. J'ai ainsi photographié Rokhaya Diallo (journaliste et militante, pourfendeuse du racisme d'Etat, NDLR). Elle fut attaquée jadis par Alain Finkielkraut ou Éric Zemmour, lequel lui a dit il y a longtemps déjà qu'elle ne devrait pas porter ce prénom. Je l'ai fait poser devant un mur d'oreilles, ce qui donne cette photo que j'ai intitulée « Les oreilles ont des murs », clin d'œil au « ciel dans l'oiseau » de Magritte qui m'influence beaucoup par sa façon de jouer avec l'inattendu. L'idée, c'est de mettre en évidence les œillères de ceux qui affirment qu'en France, il n'y a pas de discrimination liée à la couleur de peau, alors que c'est évidemment un leurre. Personnellement, je ne suis pas activiste : étant agoraphobe, je ne vais jamais manifester. Mais mon art est ma mini-contribution à l'éveil collectif sur les réalités qui mènent à toute forme de rejet de l'autre.

